

Emmanuelle Chapron



# LA VIE DANS LES PAPIERS

Jean-François Séguier  
(1703–1784)





# **Heuristiques**

**Collection dirigée par  
Jean-François Bert et Jérôme Lamy**

**Vol. 3**

**Emmanuelle Chapron**

# **La vie dans les papiers**

**Jean-François Séguier (1703–1784)**

**Schwabe Verlag**

Ouvrage publié avec le soutien de l'UMR 7303 TELEMMe (Aix-Marseille Université, CNRS, Aix-en-Provence), de l'EA HISTARA (EPHE-PSL) et de l'IHAR (Institut d'histoire et d'anthropologie des religions) (Université de Lausanne), de la Société de physique et d'histoire naturelle de Genève et du LHST (Laboratory for the History of Science and Technology) (École polytechnique fédérale de Lausanne).



Information bibliographique de la Deutsche Nationalbibliothek

La Deutsche Nationalbibliothek a répertorié cette publication dans la Deutsche Nationalbibliografie; les données bibliographiques détaillées peuvent être consultées sur Internet à l'adresse <http://dnb.dnb.de>.

© 2024 Schwabe Verlag, Schwabe Verlagsgruppe AG, Basel, Schweiz

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur. L'œuvre ne peut être reproduite de façon intégrale ou partielle, sous aucune forme, sans une autorisation écrite de la maison d'édition, ni traitée électroniquement, ni photocopiée, ni rendue accessible ou diffusée.

Illustrations couverture: Pierre-Martin Barat, portrait de Jean-François Séguier, pastel, 1778, détail (Ville de Nîmes, Muséum d'histoire naturelle) ; Oursin fossile, dessin au pastel de Jean-François Séguier (Ville de Nîmes, Carré d'Art bibliothèque, ms. 91) ; Notule de la main de Jean-François Séguier (Ville de Nîmes, Carré d'Art bibliothèque, ms. 91).

Correctorat : Dorine Rouiller, Genf

Couverture: icona basel gmbh, Basel

Composition: 3w+p, Rimpar

Impression: Hubert & Co., Göttingen

Printed in Germany

ISBN Livre imprimé 978-3-7965-5056-0

ISBN eBook (PDF) 978-3-7965-5057-7

DOI 10.24894/978-3-7965-5057-7

L'e-book est identique à la version imprimée et permet la recherche plein texte.

En outre, la table des matières et les titres sont reliés par des hyperliens.

[rights@schwabe.ch](mailto:rights@schwabe.ch)

[www.schwabe.ch](http://www.schwabe.ch)

# Sommaire

<b>Remerciements</b> .....	7
<b>Introduction</b> .....	9
<b>Chapitre 1 Prendre le large (1732–1736)</b> .....	25
<b>Chapitre 2 S’intégrer (1736–1755)</b> .....	67
<b>Chapitre 3 S’arracher (1755)</b> .....	103
<b>Chapitre 4 Savants au travail</b> .....	117
<b>Chapitre 5 La bibliothèque : un monde de références</b> .....	141
<b>Chapitre 6 Le chaos des papiers</b> .....	167
<b>Chapitre 7 Tisser sa toile</b> .....	183
<b>Chapitre 8 Capitaliser le mouvement</b> .....	199
<b>Chapitre 9 Laisser trace</b> .....	211
<b>Conclusion</b> .....	237
<b>Annexes</b> .....	241
<b>Index</b> .....	259

## Remerciements

Cet ouvrage est le dernier fruit d'un travail engagé il y a une vingtaine d'années sur le fonds Séguier. En 2006, à la faveur d'une discussion avec Gabriel Audisio, à l'université d'Aix-Marseille, j'ai découvert le personnage de Séguier et suis tombée *dans* ses papiers. Des premiers tâtonnements aux explorations ciblées, des errances à cette tentative de surplomb, l'exploration ne s'est jamais faite en solitaire. Ma dette est immense à l'égard de François Pugnière, dont la générosité et la sagacité ont irrigué ce travail depuis le début de notre compagnonnage intellectuel autour de la figure de Séguier. Les erreurs qui resteraient après sa relecture attentive seraient entièrement miennes. J'ai tiré un profit particulier de mes échanges avec Laurence Brockliss, Michel Christol, Ivano Dal Prete, Véronique Krings, Pierre-Yves Lacour, Axel Le Roy, Mary Terrall et Françoise Waquet. Présenter ce travail devant mes étudiants et auditeurs de la conférence d'Histoire et civilisation du livre de l'École pratique des hautes études a permis de le clarifier et de l'enrichir. Il me faut aussi remercier la direction et le personnel de la bibliothèque Carré d'Art de Nîmes, en particulier Didier Travier, qui ont facilité mes recherches dans le fonds, le laboratoire Telemme (CNRS, Aix Marseille Université) qui a accompagné et soutenu cette recherche depuis ses débuts, ainsi que le consortium CAHIER et la très grande infrastructure de recherche Huma-Num, sans qui le volet numérique de cette recherche, fruit d'un long et important travail d'équipe, aurait disparu corps et âme. Enfin, ce livre n'aurait jamais vu le jour sans l'enthousiasme de Jean-François Bert et Jérôme Lamy, que j'ai grand plaisir à remercier pour leur confiance.

# Introduction

Qui se souvient, aujourd'hui, de Jean-François Séguier ? Né à Nîmes en 1703, mort dans la même ville en 1784, il traverse le siècle d'un pas léger. L'homme n'est pas de ceux qui occupent le devant de la scène. Dans les milieux savants languedociens, oui, on le connaît. C'est depuis 1765 le secrétaire perpétuel de l'académie de Nîmes, institution qu'il a contribué à faire revenir à la vie. Son cabinet d'antiquités et d'histoire naturelle, fourni d'une belle collection de fossiles, passe pour l'un des plus beaux de la province. En Europe, les botanistes et les épigraphistes n'ignorent pas non plus son nom. S'il fait partie de ces savants qui ont du mal à achever un travail (comme il le dit d'un de ses contemporains, le médecin Mahudel, « le don de la conclusion d'un ouvrage est rare dans certaines personnes »<sup>1</sup>), il a publié quelques ouvrages, dont la *Bibliotheca botanica* (1740), bibliographie botanique qui constitue un utile instrument de travail. Son principal fait de gloire, qui lui vaut en 1759 le joli surnom d'« Œdipe de la Maison carrée », est d'avoir reconstitué l'inscription disparue au fronton du temple nîmois en restituant les lettres de bronze à partir de leurs trous de scellement.

D'une certaine manière, Séguier incarne la persistance des idéaux de la République des lettres au cœur de l'Europe des Lumières. À une époque où le champ du savoir tend à se fragmenter en disciplines particulières et à se professionnaliser, il cultive son double jardin de botaniste et d'antiquaire sans autre rétribution que le plaisir de l'étude. Nulle appétence chez lui, passé le temps de la jeunesse, pour les romans, les pièces de théâtre, la littérature de son époque. Pas de débats politiques ou engagés dans sa correspondance. Alors que les savants font désormais de la vie de famille une composante de leur image publique, Séguier reste célibataire, partageant successivement la vie de son mentor, le marquis Scipione Maffei, pendant vingt ans de sa vie à Vérone, puis celle de sa sœur Marianne pendant les trois dernières décennies de sa vie à Nîmes<sup>2</sup>.

---

1 BMN, ms. 129, « Fragmens de quelques notes que je fis en voyageant en France, en Angleterre et en Hollande l'an 1732 et suivants », fol. 43r.

2 Meghan Roberts, *Sentimental savants: philosophical families in Enlightenment France*, Chicago, The University of Chicago Press, 2016.

Séguier rejette la modernité des Lumières telle que la revendiquent les philosophes, le militantisme de l'esprit, le combat intellectuel, la pensée en action sur le monde. Et pourtant, c'est un acteur à part entière des transformations sociales et culturelles qui touchent alors une large partie de la population européenne et qui font le terreau des Lumières comme pratique philosophique<sup>3</sup>. Sa méfiance à l'égard des innovations intellectuelles – il est longtemps considéré comme un anti-Linnéen – se combine avec une bonne compréhension de ce qui se joue autour de lui et, même, avec une réelle capacité à y prendre part. À Nîmes, il joue un rôle moteur dans la sauvegarde et la mise en valeur d'un patrimoine monumental que les villes méditerranéennes redécouvrent alors, faisant des antiquités urbaines « un passé présent »<sup>4</sup>. Le Musée de la romanité de Nîmes, qui consacre une salle aux érudits locaux et à la réception de l'Antiquité, a rendu hommage à ce travail de pionnier : un acteur de la Comédie française a même été chargé de l'incarner, dans une petite production audiovisuelle portée par la voix experte de François Pugnère. De son vivant, son cabinet d'antiquités et d'histoire naturelle est une étape sur la route d'un Grand Tour qui prend peu à peu les traits d'un tourisme culturel, même si Séguier ne va pas jusqu'à en faire payer l'entrée comme le font certains entrepreneurs anglais, à la pointe du consumérisme scientifique. La passion pour l'histoire naturelle gagne les couches moyennes instruites partout en France : Séguier guide les amateurs autodidactes dans la constitution de leur jardin et de leur herbier. Et alors que les concours académiques deviennent une machine à fabriquer de la notoriété, il prête toujours son aide aux jeunes gens qui le sollicitent pour des conseils bibliographiques<sup>5</sup>. Loin des capitales européennes, de Vérone à Nîmes, Séguier incarne ainsi une manière particulière de s'approprier les Lumières en se revendiquant de l'héritage de la République des lettres.

Si Séguier reste un peu connu aujourd'hui, ce n'est pas tant pour ce qu'il a dit, fait, écrit ou pensé. C'est surtout pour ce qu'il a laissé derrière lui. Un hôtel particulier, au numéro 7 de la rue qui porte son nom, classé en 2005 au titre des Monuments historiques, mais peu valorisé. Des collections d'histoire naturelle, de numismatique et d'archéologie, dont une partie est toujours conservée dans les différents musées de la ville de Nîmes<sup>6</sup>. Une bibliothèque qui constitue une bonne partie du fonds ancien de la bibliothèque Carré d'Art. Quelques centaines

---

3 Antoine Lilti, *L'héritage des Lumières. Ambivalences de la modernité*, Paris, Seuil-Gallimard, 2019.

4 Véronique Krings, François Pugnère (dir.), *Nîmes et ses Antiquités. Un passé présent XVI-XIX<sup>e</sup> siècle*, Bordeaux, Ausonius, 2013.

5 Jeremy Caradonna, *The Enlightenment in practice: academic prize contests and intellectual culture in France, 1670-1794*, Ithaca (NY), Cornell University Press, 2012.

6 Dominique Darde, Michel Christol, *La collection Séguier au Musée archéologique*, Nîmes, 2003 (Cahiers des musées et monuments, 12).

de manuscrits rassemblant ses papiers de travail et sa correspondance, conservés à Nîmes mais désormais largement accessibles grâce au programme « Gallica marque blanche » de coopération numérique de la Bibliothèque nationale de France. L'étude et l'édition du catalogue de sa bibliothèque<sup>7</sup>, de ses carnets<sup>8</sup>, de sa correspondance<sup>9</sup>, le classement des collections numismatiques, la redécouverte de son herbier et de son médaillier, ont permis de retracer les contours d'un équipement savant dont la richesse et la complétude ont peu d'équivalents en France.

La richesse de cet héritage explique que, malgré l'importance secondaire de cette figure, un discret filon de travaux se soit formé autour de lui depuis les années 1980. C'est sur la correspondance et le carnet de visiteurs de Séguier que Daniel Roche a appuyé l'étude pionnière qui l'a fait entrer dans le cercle des *Républicains des Lettres* et lui a assuré une certaine notoriété parmi les historiens dix-huitiémistes. Dans les travaux qui ont suivi, l'approche surplombante est plus rare<sup>10</sup>. Deux siècles d'hyperspécialisation de nos disciplines pèsent à l'évidence sur la manière d'appréhender les travaux de Séguier, écartelés par les « insularités scientifiques », selon le mot de Michel de Certeau<sup>11</sup>, qui séparent d'un côté la paléontologie<sup>12</sup>, de l'autre l'épigraphie<sup>13</sup>, éclairent ailleurs le rôle joué par le

7 BMN, ms. 285. Elio Mosele, *Un accademico francese del Settecento e la sua biblioteca (Jean-François Séguier 1703–1784)*, Vérone, Libreria Universitaria Editrice, 1981.

8 Daniel Roche, « Correspondants et visiteurs de Jean-François Séguier », in Elio Mosele (dir.), *Un accademico dei Lumi fra due città : Verona e Nîmes*, Vérone, Università degli Studi di Verona ; Nîmes, Société d'histoire moderne et contemporaine, 1987, p. 33–49 (maintenant dans *Les Républicains des Lettres*, Paris, Fayard, 1988, p. 263–285). Emmanuelle Chapron, *L'Europe à Nîmes : les carnets de Jean-François Séguier*, Avignon, Barthélemy, 2008.

9 La correspondance a fait l'objet de plusieurs éditions partielles qui seront citées au fil de cet ouvrage ; édition numérique intégrale sous la direction d'Emmanuelle Chapron et François Pugnère, sur le site <https://www.seguier.nakala.org>.

10 Outre Mosele, *Un accademico*, voir Gabriel Audisio, François Pugnère (dir.), *Jean-François Séguier. Un Nîmois dans l'Europe des Lumières*, Aix-en-Provence, Édisud, 2005 ; Emmanuelle Chapron, François Pugnère (dir.), *Écriture épistolaire et production des savoirs au XVIII<sup>e</sup> siècle. Les réseaux de Jean-François Séguier*, Paris, Classiques Garnier, 2019.

11 Michel de Certeau, « Une culture très ordinaire », *Esprit*, 22 (10), 1978, p. 3–26, ici p. 7.

12 Jean Gaudant, « Les poissons pétrifiés du Monte Bolca et leur influence sur les théories de la Terre au milieu du siècle des Lumières d'après un manuscrit inachevé de Jean-François Séguier », *Bulletin de la société de géologie française*, 5, 1997, p. 675–683 et « Jean-François Séguier (1703–1784), premier historiographe de la paléontologie », *Comptes rendus Palevol*, 4 (3), p. 295–310.

13 Claude Nicolet, « Le véritable projet de Jean-François Séguier », in *Alla Signora. Mélanges offerts à Noëlle de la Blanchardière*, Rome, École française de Rome, 1995, p. 311–328. Michel Christol, *Dissertation sur l'ancienne inscription de la Maison carrée de Nîmes par Jean-François Séguier : présentation et commentaire*, Aix-en-Provence, Édisud, 2005. Du même, « Dans le 'chaos' d'une documentation savante du siècle des Lumières, les inscriptions et l'exception du

savant dans la redécouverte des troubadours au XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>14</sup>. Or l'héritage laissé par le savant nîmois, par sa diversité de supports et d'objets, est aussi une formidable matière pour travailler autrement.

## Des papiers pour déchiffrer le monde

Depuis vingt ans, la nouvelle histoire des sciences et des savoirs a insisté sur les compétences transversales mises en œuvre dans les milieux savants de l'époque moderne : l'éducation de l'œil, le rôle de la main, les techniques de l'écrit<sup>15</sup>. Ne dit-on pas qu'il faut savoir « déchiffrer une plante », comme on déchiffre un manuscrit ou la légende d'une monnaie ? De ce point de vue, l'instrumentation de Séguier constitue un bon point de départ pour comprendre comment un savant travaille *en même temps* avec des graines et des monnaies, des fossiles et des étoiles, avec les choses du ciel et de la terre, les questions du passé et celles du présent. Elle permet de réfléchir à la manière dont ces instruments de travail cohabitaient dans un environnement où ils étaient à la fois disjoints et susceptibles de communiquer et de dialoguer. Séguier distribue ses collections dans des pièces différentes de sa demeure, comme c'est désormais l'usage au XVIII<sup>e</sup> siècle : dans l'hôtel Séguier, le cabinet d'antiquités a sa place au rez-de-chaussée et les fossiles dans l'orangerie au fond du jardin, mais tous les espaces communiquent et le jardin sert à la fois à faire pousser des plantes et à exposer ses inscriptions antiques<sup>16</sup>. La constance du savant à mener de front, sur plusieurs décennies, des travaux de référence sur les fossiles, l'épigraphie antique et la botanique invite à creuser ce qui circule entre ces champs de savoir, autant que ce qui les distingue progressivement et les consolide comme disciplines. La similitude des manières de faire de Séguier est frappante. Toute sa vie, il va du terrain aux livres et des livres au terrain : il confronte les plantes trouvées dans les montagnes aux ouvrages de sa bibliothèque botanique, compare les inscriptions monumentales et les légendes des monnaies aux versions qui en ont été publiées depuis la Renaissance. Tous ses objets de recherche relèvent de ce que Lorraine Daston appelle une « herméneutique hybride du lire et du voir » (*hybrid hermeneutics of*

---

patrimoine local : un parcours dans les archives de Jean-François Séguier », *Patrimoines du sud*, 15, 2022. doi.org/10.4000/pds.7361 [02.10.2023].

14 Claire Torreilles, « Jean-François Séguier et la réception des troubadours », in Jean-François Courouau, Isabelle Luciani (dir.), *La réception des troubadours en Provence, XVI<sup>e</sup>–XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Classiques Garnier, 2018, p. 183–202.

15 Françoise Waquet, *L'ordre matériel du savoir. Comment les savants travaillent, XVI<sup>e</sup>–XXI<sup>e</sup> siècles*, Paris, CNRS Éditions, 2015. Jean-François Bert, Jérôme Lamy, *Voir les savoirs. Lieux, objets et gestes de la science*, Paris, Anamosa, 2021.

16 François Pugnière, « De l'Instrumentarium au Muséum. Le cabinet de Jean-François Séguier (1703–1784) », *Liame*, 26, 2016. doi.org/10.4000/liame.523 [02.10.2023].

*reading and seeing*), articulant expériences de première et de seconde main<sup>17</sup>. Ces manières de procéder combinent l'héritage de l'humanisme et la science de terrain des Lumières, l'exigence nouvelle d'une observation par soi-même et la pratique, bien ancrée dans les milieux savants, de la récapitulation des traditions interprétatives plus anciennes.

Dans les papiers de Séguier, ce tronc méthodologique commun se donne à voir sous la forme d'outils similaires d'une liasse à l'autre : références bibliographiques tenant sur un bout de papier ou au dos d'une carte à jouer, cahiers de notes de lecture, listes de spécimens ou de médailles, catalogues, tableaux d'observations. Beaucoup de ces formes d'écriture ont fait l'objet d'études spécifiques qui retracent leur histoire et montrent leur longévité et leur diffusion dans les mondes savants. Les historiens ne les considèrent plus comme un simple support de la pensée, mais comme un dispositif qui participe directement de la production des savoirs<sup>18</sup>. Au-delà de certaines formes d'écriture bien reconnaissables et étudiées (la fiche, le cahier d'extraits, la liste)<sup>19</sup>, la densité des archives de Séguier invite à prêter attention aux écritures les plus modestes de la vie savante, à l'économie du portefeuille, de la liasse et du chiffon, jusqu'aux notes portées sur les lettres. Dans leurs supports et dans leurs usages, elles reflètent une conception du travail savant, de son organisation et des modalités de l'échange intellectuel<sup>20</sup>. Séguier ne se distingue pas par une ingéniosité particulière ou par des usages singuliers de ces instruments de papier, mais l'incroyable richesse de ses archives permet d'en examiner le fonctionnement à l'échelle de toute une vie. Elles permettent de saisir les héritages – car les manières de travailler se transmettent aussi de maître à disciple –, mais aussi la manière dont le savant invente des formes nouvelles pour répondre à des problèmes intellectuels résistants. La longue frise de papier sur laquelle Séguier a calqué, du haut de son échafaudage, les trous du fronton de la Maison carrée, en constitue sans doute le meilleur exemple.

---

17 Lorraine Daston, « The Sciences of the Archive », *Osiris*, 27, 2012, p. 156–187 et plus largement Lorraine Daston (dir.), *Science in the Archives. Pasts, Presents, Futures*, Chicago, University of Chicago Press, 2017.

18 Anouck Barberousse et Laurent Pinon (dir.), *Écriture scientifique*, dossier de *Genesis*, n° 20, 2003.

19 Par exemple Élisabeth Décultot (dir.), *Lire, écrire, copier. Les bibliothèques manuscrites et leurs usages au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, CNRS Éditions, 2003. Jean-François Bert, *Une histoire de la fiche érudite*, Villeurbanne, Presses de l'ENSSIB, 2017. Isabelle Charmantier, Staffan Müller-Wille, « Lists as Research Technologies », *Isis*, 103 (4), p. 743–752.

20 Le cas de Linné a été particulièrement bien étudié sous cet angle : Isabelle Charmantier, Staffan Müller-Wille, « Natural history and information overload: The case of Linnaeus », *Studies in History and Philosophy of Biological and Biomedical Sciences*, 43 (1), p. 4–15.

Ce que l'on voudrait faire dans ce livre n'est donc pas une biographie intellectuelle de Séguier, en partie écrite et toute encore à écrire<sup>21</sup>. Il s'agit d'abord d'une histoire de ses manières de travailler qui restitue la logique de la production d'écrits et leur interaction avec les objets savants collectés, classés, agencés, conservés. En effet, travailler sur les papiers ne doit pas conduire à oublier le reste de l'environnement matériel, les espaces et les spécimens, qui ont le plus souvent complètement disparu pour les savants de l'époque moderne. Dans le cas de Séguier, les vestiges de ses collections permettent de prendre en considération ce qui ne s'approche que latéralement à travers la production écrite : la configuration des lieux et ce qu'elle implique dans le quotidien du travail et de la sociabilité savante, le mobilier de rangement des collections et leur ergonomie, les objets eux-mêmes et les inscriptions qu'ils portent. Le lien entre pratiques de l'écrit et environnement matériel doit être abordé à double sens. Les instruments et les techniques de l'écrit élaborés par les milieux savants depuis la Renaissance sont centraux dans l'administration intellectuelle de ces collections, décrites dans des catalogues et alimentées par les listes d'échanges. Les écrits donnent accès à des réalités qu'ils ne se contentent pas d'enregistrer mais qu'ils ont contribué à façonner. D'un autre côté, les écrits portent en eux la trace des conditions matérielles dans lesquelles ils ont été produits. L'écriture est un geste fortement lié à son contexte, à son inscription dans un temps, un lieu et un environnement matériel. Écrire dans un carnet au soir d'une marche dans la montagne n'est pas le même geste que d'écrire une lettre attablé à son bureau. Rédiger l'étiquette d'une plante que l'on envoie ou apposer son *ex-libris* sur un ouvrage à peine reçu inscrit l'écriture dans le « dialogue des objets »<sup>22</sup>. Plonger dans les archives est ce que les historiens savent faire de mieux. Mais le cas Séguier invite aussi à lever la tête et à regarder les objets qui nous sont parvenus dans l'épaisseur de leur histoire<sup>23</sup>.

---

21 Sur ce genre, Dominique Margairaz, *François de Neufchâteau. Biographie intellectuelle*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2005 et Nicolas Adell (dir.), *La vie savante. La question biographique dans les sciences humaines*, Paris, PUF, 2022.

22 Cf. Dorothee Rusque, *Le dialogue des objets. Fabrication et circulation des savoirs naturalistes : le cas des collections de Jean Hermann (1738–1800)*, thèse, Université de Strasbourg, 2018. Samuel Cordier, *Tendance et particularisme des collections provinciales au siècle des Lumières : l'exemple du Nîmois Jean-François Séguier*, thèse, Muséum national d'histoire naturelle, 2005.

23 Lorraine Daston (dir.), *Biographies of Scientific Objects*, Chicago, University of Chicago Press, 2000.

## L'écriture et la vie

On ne doit pas penser que les papiers sont toujours de petits outils de connaissance bien dociles, et on peut même douter qu'ils produisent toujours de la connaissance<sup>24</sup>. À voir les dizaines, les centaines de minuscules bouts de papier sur lesquels Séguier notait un nom ou un titre, on peut se poser la question de l'efficacité de ses méthodes de travail. Chez certains savants, ces fragments finissent collés sur de grands cahiers, en une esquisse de bibliographie organisée ou de catalogue de bibliothèque. Tout porte à croire que Séguier les a laissés à l'état de billets volants et que ce n'est qu'après sa mort que les académiciens les ont fixés dans une série de recueils. Le savant vieillissant avoue sans fard qu'il ne s'y retrouve plus. En 1777, Séguier promet à son ami Pierre-Joseph Amoreux, médecin de Montpellier, de lui envoyer les notes qu'il a prises sur sa *Bibliothèque vétérinaire* « [s'il est] assez heureux que de les retrouver parmi le tas immense de [ses] papiers »<sup>25</sup>. Il est certes essentiel de comprendre comment les milieux lettrés de l'époque moderne ont cherché à maîtriser l'explosion des savoirs en mobilisant les ressources de l'écrit, comme Ann Blair et d'autres historiens l'ont parfaitement montré, mais il est aussi important de saisir ce qui, dans la production de papiers, relève d'autres motivations, plus ou moins conscientes<sup>26</sup>. La routine d'un mode de vie savant qui commande d'être constamment la plume à la main. La peur de laisser filer une information qui pourrait être utile à l'avenir, ce qu'on pourrait appeler le *grasping reflex* des érudits. Le plaisir physique et cognitif que peut procurer, au-delà de la fatigue musculaire, la copie docile de longues pages de livres. Tous ces éléments relèvent d'une histoire des pratiques de savoir sensible à la dimension affective et non calculée, des relations aux lieux et aux outils du travail savant. Les gravures représentant les savants de l'époque moderne entourés de livres, de lettres et de registres montrent bien que les papiers ne sont pas simplement un instrument de travail, mais forment aussi un environnement familier que l'individu façonne d'une manière qui lui est propre (ou qu'il pense lui être propre) et dont la rationalité échappe souvent à ses visiteurs, comme on le verra.

Si ce livre se nourrit de l'histoire des sciences et des savoirs telle qu'on la pratique aujourd'hui, il regarde aussi vers l'histoire des pratiques de l'écrit. Considérer, non telle ou telle technologie de papier, mais l'ensemble de ce que le savant a produit au cours de son existence, invite à penser ce qui se joue entre l'écriture et la vie, c'est-à-dire les actions d'écriture à travers lesquelles le savant

---

24 Peter Becker, William Clark (dir.), *Little Tools of Knowledge. Historical Essays on Academic and Bureaucratic Practices*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 2001.

25 BnF, NAF 6571, fol. 183, 5 octobre 1777. Il finit par les retrouver.

26 Ann Blair, *Too much to know: managing scholarly information before the modern age*, Yale, Yale University Press, 2010.

vit sa propre vie. Son propos est de se placer au cœur des papiers, à l'endroit où Séguier prend la plume pour accompagner ce qui lui arrive, le rendre compréhensible ou au moins pensable, faire que ce qui est en train de se produire soit arrimé à la feuille et acquière de ce fait une réalité plus forte. Il ne s'agit pas de dire que les événements de la vie et les papiers qui les racontent sont du même ordre : Séguier n'écrit pas simplement qu'il quitte sa famille pour partir avec Scipione Maffei, il le fait vraiment. Mais de dire que la doublure des papiers est, au sens musical du terme, comme une autre manière de vivre ce qui est en train de se passer.

Le cas de Séguier est un bon observatoire de « ce que la science fait à la vie », c'est-à-dire, comme l'ont suggéré Nicolas Adell et Jérôme Lamy, un lieu pour réfléchir à ce que l'activité savante fait non seulement à l'emploi du temps quotidien, au corps de l'individu ou à l'aménagement de l'espace domestique, mais aussi à la manière de penser et de raconter la cohérence d'une vie<sup>27</sup>. Dans la correspondance du savant nîmois, où la vie se raconte au jour le jour, la science prend toute la place. Alors que ses correspondants se plaignent constamment des obligations professionnelles et des contraintes domestiques qui les empêchent de se consacrer autant qu'ils le voudraient à leurs travaux, Séguier, lui, est un savant à plein temps. Rentier et célibataire, il a fait de ses études la colonne vertébrale de son existence, sa raison d'être. Il y a peu de place, dans ses lettres comme dans sa vie, pour autre chose, et cette autre chose n'apparaît en général que parce qu'elle perturbe, brièvement ou pour longtemps, la marche habituelle des travaux. Le plus souvent, les silences dans la correspondance renvoient à des épisodes de maladie. Pour autant, ce qui s'oppose à la pratique scientifique n'est pas du hors-science. Si ces alitements l'empêchent de lire et d'écrire, le récit qu'en donne Séguier permet de combler le fossé entre le lit et le bureau. On sait combien les représentations du corps du savant obéissent à des schémas récurrents depuis l'Antiquité. Les yeux et l'estomac somatisent les effets des veilles et de la sédentarité studieuses, de sorte que donner le détail de ses misères est encore se raconter en savant. Pour paraphraser Nicolas Adell et Jérôme Lamy, dire le corps savant revient à dire, en savant, le corps<sup>28</sup>. Ce qui détourne apparemment l'individu de ses travaux ne conduit pas à l'exclure de la communauté savante, mais participe au contraire d'une identité partagée. Séguier incarne le type du savant de constitution malade qui subit et repousse les attaques de toutes sortes de maladies pour continuer à travailler.

Les éloges dressés à la mort de Séguier achèvent ce travail de relecture de sa vie et de mise en cohérence autour du motif de la vocation scientifique. Le principal récit, qui fournit la matière de beaucoup d'autres, est constitué des *Anecdotes sur la vie privée de M. Séguier* lues lors de la séance académique du 17

27 Nicolas Adell, Jérôme Lamy (dir.), *Ce que la science fait à la vie*, Paris, CTHS, 2016.

28 *Ibid.*, p. 14.

janvier 1785 par Jean-César Vincens, un jeune membre de la compagnie<sup>29</sup>. Les Vincens, négociants nîmois, sont des proches de Séguier. Né en 1755, Jean-César a grandi sous l'œil amical de Séguier : c'est à lui que le savant vieillissant confie d'écrire sous sa dictée, à la veille de sa mort, le catalogue de ses collections minéralogiques. Le texte est exemplaire du genre. Sur une trame attendue, il greffe des « anecdotes », des éléments de « vie privée » qui doivent conférer au récit une touche d'originalité et distinguer le défunt. En toile de fond, un script assez commun aux éloges académiques : on retrouve les motifs classiques de l'éducation routinière au collège jésuite, de la précocité des talents et de la frustration intellectuelle ressentie chez les bons pères, de l'épisode fortuit (une médaille antique) qui fait office de révélateur, de la vocation contrariée par les projets paternels, de la fougue et de l'héroïsme de l'adolescence, du fruit des voyages, jusqu'à la mort qui le saisit sur le vif de ses occupations savantes ordinaires<sup>30</sup>. La description de son caractère sociable, généreux, modeste et charitable, participe aussi des attendus du genre. Plus que l'élaboration d'une œuvre intellectuelle comme c'est le cas pour d'autres, c'est l'*amor sciendi* qui donne consistance et unité à la vie de Séguier. Pour ornementer cette trame, Vincens y insère une série d'anecdotes. Toutes ne brillent pas par leur originalité et appartiennent à un fonds commun d'histoires savantes, comme celle du jeune Séguier qui vend ses chemises pour s'acheter des médailles antiques, ou du savant âgé, si concentré, le soir à la chandelle, qu'il ne s'aperçoit pas qu'il met feu à son bonnet en se penchant trop vers la flamme. Le récit est nourri des souvenirs racontés par Séguier ou des scénettes auxquelles l'auteur a assisté. Ces historiettes fournissent dès avant la mort du savant la matière d'une biographie suspendue, en puissance, prête à être couchée sur le papier. Le récit de Vincens donne également des indications sur le « mode d'emploi » de ces anecdotes du vivant de Séguier. Certaines accompagnaient vraisemblablement la présentation des collections. Une médaille d'Agrippa occupe une place particulièrement visible dans le médaillier. Gagnée à l'occasion d'un jeu d'écolier à l'un des camarades de collège de Séguier, c'est celle qui a suscité sa vocation d'antiquaire, et on imagine que les visiteurs, la contemplant, étaient éclairés sur cet épisode de la « naissance d'un savant ». D'autres anecdotes font partie des souvenirs héroïques de l'adolescence que Séguier « se plaisait à raconter » et que ses amis académiciens avaient dû entendre plus d'une fois. La fois où, descendu nuitamment au fond d'un puits où l'on avait retrouvé des médailles, il y avait dû y attendre l'aube

---

29 BnF, NAF 22278, fol. 509–514. Les éléments s'en retrouvent dans d'autres notices biographiques, à moi signalées par François Pugnère, comme celle d'Aimé-Henri Paulian, *Dictionnaire de physique*, Nîmes, Gaude, 1789, p. 179.

30 Daniel Roche, « Talents, raison et sacrifice. L'image du médecin des Lumières d'après les Éloges de la Société royale de médecine (1776–1789) », *Annales E.S.C.*, 32 (5), 1977, p. 866–886.

parce que son camarade n'avait pas eu assez de forces pour le remonter. Le jour où, frustré de n'avoir pu acheter une médaille à 30 sous, il était tombé si malade qu'il avait failli en mourir, épisode qui lui avait appris à rapporter ses désirs à ses moyens. Ou encore la fois où, grimpé sur un arbre pour mieux entendre la démonstration de Chicoyneau au jardin botanique de Montpellier, il était tombé en s'assommant aux pieds du professeur. Les anecdotes italiennes relèvent sans doute d'un genre un peu différent. Elles brodent certes sur le même thème des dangers insoupçonnés mais néanmoins réels de la vie savante, en y ajoutant l'exotisme de la rencontre avec les montagnards du Vicentin et les sentinelles de Volterra. Mais elles traduisent aussi la manière dont Séguier a condensé autour de certains épisodes la mémoire de son séjour véronais et en a assuré la postérité. Ces anecdotes maintiennent en vie, trente ans après son retour, le motif du « savant revenu d'Italie », matriciel dans sa réputation locale. Sur un plan plus intime, elles lui permettent de maintenir vivant et de partager avec d'autres le souvenir de sa vie au palais Maffei. *A posteriori*, l'héroïsme ordinaire au service de la science participe à styliser l'ensemble de la carrière de Séguier, de Montpellier à Vérone et de Vérone à Nîmes.

À cette réflexion sur l'écriture de la vie savante, ce livre voudrait contribuer en se plaçant en deçà de la narration et des récits rétrospectifs, en amont du travail de lissage et de stylisation de l'existence, à l'endroit où les pratiques d'écriture collent à la vie, où les torsions et les bifurcations, subies ou choisies, produisent des formes nouvelles. À plusieurs moments importants de sa vie, Séguier adopte des supports et des formes d'écriture qui ne lui étaient pas familiers : l'archive devient le signe visible de ce qui fait, pour l'individu, rupture dans sa vie. Ouvrir un journal de voyage, un carnet de rencontres, à l'aube d'un départ dont on ignore s'il comporte un retour. Rédiger le catalogue d'une bibliothèque dont on sait qu'elle va disparaître. Dresser la carte d'une montagne que l'on va quitter. Inaugurer un carnet de visiteurs en même temps qu'une nouvelle demeure. Intituler un dossier pour marquer la priorité d'une découverte. Faire le deuil d'une bibliothèque et rédiger son testament. À chaque fois, l'écriture est plus qu'un rejeu de ce qui se passe « en vrai ». Elle est elle-même action, indépendamment des intentions que l'individu y place, de la conscience qu'il a de ses enjeux et de la délicate question de son efficacité<sup>31</sup>. Les archives « privées » de Séguier, sa correspondance familiale, ses papiers d'avocat ou de gestion domestique, ne nous sont parvenues que par fragments. Elles ont sans doute été détruites à sa mort ou à celle de sa sœur Marianne, au moment où l'académie royale de Nîmes est entrée en possession du legs. Mais il n'est pas évident qu'on y aurait trouvé une intensité affective plus forte que celle que révèlent les archives savantes dès que l'on regarde de près ce qui sourd du

---

31 Alain Cantillon, Laurence Giavarini, Dinah Ribard, Nicolas Schapira (dir.), *Écriture et action, XVII<sup>e</sup>–XIX<sup>e</sup> siècle. Une enquête collective*, Paris, EHESS, 2016.

papier : ce que disent la main tranquille et la plume pressée, le respect des conventions épistolaires et le bricolage de la norme, la note marginale et la biffure, tous les indices d'intranquillité qui agitent l'archive.

## Archives savantes

« Essayer de voir, au travers des archives, comment un savant travaille, c'est non seulement chercher à comprendre ce qu'il lit et comment il le lit, comment il finit par formaliser ses idées et ses hypothèses dans un écrit définitif, mais aussi examiner ses manières de faire et de voir, d'expérimenter et de mesurer, de comparer et de critiquer, de collecter et surtout de s'archiver »<sup>32</sup>. Comme le souligne Jean-François Bert, l'histoire des milieux savants ne peut faire l'économie d'une interrogation sur leur rapport à l'archive. Pas seulement, donc, sur les pratiques de l'écrit, la gestion de l'information et la production de connaissances, mais sur les logiques et les formes matérielles de l'archivage domestique, ainsi que sur l'ensemble des opérations professionnelles, archivistiques ou bibliothécaires à travers lesquelles ces papiers savants nous sont donnés à voir aujourd'hui.

Depuis le « tournant archivistique », il est devenu naturel aux historiens de ne plus accepter comme allant de soi les fonds sur lesquels ils travaillent, mais de les envisager comme une construction résultant d'actions successives de production, d'organisation et de classement, de tri, de transmission et d'archivage. Ce que l'on pourrait appeler le « fonds Séguier » est le produit de la transformation d'une masse de papiers, inégalement organisée du vivant de leur propriétaire, en une « archive de chercheur » facilement identifiable dans les catalogues collectifs<sup>33</sup>. Ce qui est en jeu dans ce processus mérite d'être mis au jour. La construction de l'archive comme enjeu de pouvoir, comme champ de force, comme volonté d'imposer un récit est désormais évidente dans le cas des archives des administrations d'État, des institutions ecclésiastiques, des grandes familles<sup>34</sup>. Celles des intellectuels ne doivent pas échapper à cette enquête. La réflexion engagée par Michael Hunter sur les « archives de la révolution scientifique »

---

32 Jean-François Bert, « Pratiques d'archives. Problèmes actuels sur les usages du matériau documentaire », in Véronique Ginouvès, Isabelle Gras (dir.), *Guide de bonnes pratiques pour la diffusion des données en sciences humaines et sociales*, Aix-en-Provence, PUP, 2018, p. 31–38, ici p. 31.

33 Jean-François Bert, *Qu'est-ce qu'une archive de chercheur ?*, Marseille, OpenEdition, 2014.

34 Sur les angoisses que cette construction ne peut évacuer et dissimuler, et qui lui sont même consubstantielles, Ann Laura Stoler, *Au cœur de l'archive coloniale. Questions de méthode*, Paris, EHESS, 2019 [2009].

marque un jalon essentiel en ce sens<sup>35</sup>. Il fait l'hypothèse féconde que les papiers sont une clé de compréhension de ce qui se joue dans le monde du savoir au XVII<sup>e</sup> siècle. Il ne s'agit pas seulement de leur existence même, de leur contenu et de leur présentation formelle, mais aussi de la manière dont ils ont été archivés. Classés, triés, transmis et édités depuis l'époque de Newton et de Galilée, les papiers sont le lieu où se fabrique le mythe de la révolution scientifique de l'âge moderne.

En dehors de quelques figures célèbres, les archives de l'érudition moderne ont peu intéressé les historiens. Elles forment une strate épaisse dans les fonds des bibliothèques patrimoniales, comme un lourd tapis un peu poussiéreux sur lequel on marche sans le voir. Aujourd'hui, il existe d'ailleurs peu d'instruments permettant de retrouver spécifiquement les archives des savants de l'époque moderne dans les bibliothèques. Le travail a été fait par Thérèse Charmasson pour les « scientifiques », mais il laisse de côté la masse innombrable des papiers de ceux qui ne se sont pas occupés de sciences « dures »<sup>36</sup>. L'annuaire prosopographique « La France savante » géré par le Comité des travaux historiques et scientifiques (CTHS) comporte une rubrique « papiers du savant », mais celle-ci n'est pas toujours renseignée, et pas toujours précisément. Il y a donc une forme de patrimonialisation partielle et inachevée, si l'on compare le sort de ces papiers à celui des archives scientifiques et littéraires, ou encore plus aux archives des grandes figures de la vie intellectuelle de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du XX<sup>e</sup> siècle, Marcel Mauss, Michel Foucault ou Pierre Bourdieu.

Dans le *Catalogue général des manuscrits*, les « papiers » des savants relèvent d'une sorte de grand vrac écrit : papiers de famille, archives institutionnelles, dossiers de travail des érudits du XIX<sup>e</sup> siècle, collections de « vieux papiers » et collections d'autographes. Ils témoignent de vagues larges et successives d'incorporation d'ensembles qui ne sont pas considérés comme de « vraies » archives, à une époque où les archives municipales et nationales sont peu enclines à intégrer les fonds privés. Comme d'autres, les papiers de Séguier ont suivi une trajectoire en plusieurs étapes. Dans son testament de 1778, Séguier les lègue avec l'ensemble de ses collections à l'académie royale de Nîmes. À sa mort en 1784, les académiciens entrent en possession de l'ensemble. Ils commencent alors à trier, classer, indexer et faire relier les papiers, lorsque la Révolution interrompt le travail. La suppression de la compagnie savante par le décret de la Convention du 8 août 1793 donne l'occasion de dresser un premier état des possessions académiques. Cet inventaire constitue l'état des lieux le plus

---

35 Michal Hunter (dir.), *Archives of the Scientific Revolution: The formation and exchange of ideas in seventeenth-century Europe*, Woodbridge, Rochester, Boydell press, 1998.

36 Thérèse Charmasson, *Les archives des scientifiques, XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle. Guide des fonds conservés en France*, Paris, CTHS, 2008.

précis que l'on ait, près de dix ans après la mort de Séguier<sup>37</sup>. La partie relative aux manuscrits comprend d'un côté les volumes reliés (cotés de 1 à 81), de l'autre un ensemble de liasses (cotées de A à Z) et de « boietes à carton » (cotées de AA à FF). La correspondance a été reliée (elle correspond en gros aux manuscrits 31 à 41), ainsi qu'une partie des papiers de travail qui constituent une série de 56 volumes appelés « recueils », tous rassemblés sous le numéro 81. Comme on le sait, la période qui suit la suppression de l'académie est une période sombre pour l'histoire des bibliothèques, qui souffrent des transferts d'un bâtiment à l'autre, des mauvaises conditions de conservation matérielle et des déprédations<sup>38</sup>. Livres et papiers provenant de l'académie sont mis à la disposition de l'École centrale du Gard. À la suite du décret du 28 janvier 1803, les bibliothèques sont confiées aux municipalités, qui doivent dresser un état des livres mis en leur possession. L'inventaire du 11 germinal an XIII (1<sup>er</sup> avril 1805) fait état d'un peu plus de 10 000 ouvrages. En 1836, à la suite des injonctions du ministre François Guizot qui souhaite accélérer le catalogage des collections de province, le bibliothécaire Joseph-Esprit Thomas de Lavernède fait paraître un *Catalogue des livres de la bibliothèque de Nîmes* en deux volumes. Les 207 manuscrits sont classés par matière et cotés à la suite des imprimés. Certaines liasses de lettres, désormais reliées, reçoivent un numéro, mais le catalogue de Lavernède permet surtout de prendre la mesure des déprédations qui ont frappé le fonds depuis 1793.

Aujourd'hui, les manuscrits et papiers de Séguier ne correspondent pas à un ensemble continu dans le fonds ancien de la bibliothèque municipale de Nîmes ; ils ne constituent pas un « fonds » particulier qui porterait le nom du savant. Les cent vingt-deux volumes des papiers de travail, auxquels il faut ajouter presque autant de manuscrits acquis par Séguier, se trouvent répartis entre les cotes ms. 29 et 538. Cette cote n'est plus celle du catalogue de Lavernède, mais celle que l'on trouve dans le tome VII du *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France* publié en 1885 par Auguste Molinier, à l'époque où Léopold Delisle, administrateur de la Bibliothèque nationale, relance la grande opération de catalogage des manuscrits. Le chercheur qui ne peut se rendre à Nîmes a la possibilité de consulter la quasi-totalité du fonds sur la bibliothèque numérique Gallica<sup>39</sup>. Pour en faciliter la manipulation, beaucoup de volumes ont été scindés en fascicules fictifs, qui correspondent à autant de fichiers numériques. C'est en particulier le cas pour les volumes de correspondance (qui, de ce fait, ne peuvent plus être consultés sous la forme d'un fichier

---

37 AD Gard, 4 T 18.

38 Dominique Varry (dir.), *Histoire des bibliothèques françaises*, 3. *Les bibliothèques de la Révolution et du XIX<sup>e</sup> siècle, 1789–1914*, Paris, Cercle de la Librairie, 2009 [1991].

39 Dès 1999, l'Institut de recherche et d'histoire des textes (IRHT) avait numérisé un certain nombre de volumes, notamment des recueils épigraphiques.

unique, correspondant à la totalité du volume), tandis que les recueils peuvent encore être consultés d'une traite. La mise à disposition sur un portail numérique n'est pas anecdotique : avec le travail de traitement préalable qu'elle a impliqué, avec ses biais particuliers de recherche et de consultation, elle constitue une nouvelle étape dans les usages du fonds.

Ce livre est ainsi l'occasion d'écrire l'histoire longue d'un ensemble de papiers savants, de sa constitution par l'individu aux opérations qui permettent aujourd'hui d'en prendre connaissance. De ce fait, il a aussi à voir avec l'histoire des institutions et des politiques culturelles de la fin de l'Ancien Régime à aujourd'hui, envisagée à l'échelle locale et dans ses relations avec la capitale. Il se propose de « remonter l'archive », comme on remonte un cours d'eau par ses berges. Il ne s'agit pas pour autant de réifier le « fonds Séguier », de l'entourer de frontières, d'en rechercher un hypothétique état originel au moment du retour à Nîmes en 1756 ou du décès du savant en 1784. Les traces des traitements ultérieurs ne doivent pas être effacées mais intégrées correctement à l'analyse : c'est en ce sens que nous sommes tous devenus des historiens des collections, des archives et des bibliothèques.

L'envie de fouiller dans ce fonds de papiers, d'en comprendre la logique, les courants profonds, est aussi née d'une insatisfaction latente, après plus d'une décennie passée sur le chantier de l'édition électronique de la correspondance<sup>40</sup>. Il ne s'agit pas de minimiser l'intérêt de ce type d'édition, qui produit d'incalculables effets de connaissance en permettant de naviguer rapidement dans l'ensemble du corpus. Mais cette facilité même a son revers, qui peut peser sur le travail d'interprétation des textes. Lire une lettre sur un écran, la mettre facilement en regard de celle qui l'a précédée ou de la réponse qui lui a été apportée, tend sans qu'on s'en aperçoive à faire oublier le poids de l'espace et du temps dans la communication épistolaire. Or la longueur d'une lettre dépend en partie du format de la feuille de papier utilisée et des frais postaux qu'elle engendre. La fraîcheur et la pertinence des informations contenues dans une lettre varient en fonction du temps qu'elle aura mis à parvenir à son destinataire, et l'effet produit par la réponse suppose que son destinataire ait conservé la mémoire des questions qu'il avait posées. L'alignement de l'ensemble des lettres en un même lieu virtuel, celui de leur édition électronique ou imprimée, peut aussi conduire, si l'on n'y prend pas garde, à l'oubli de l'archive. Les circulations aménagées à l'intérieur du corpus électronique prennent subrepticement le pas sur les classements originels. Elles peuvent faire perdre de vue que les lettres reçues n'étaient pas nécessairement conservées ensemble, mais en partie distribuées dans les dossiers de travail du savant. En séparant la lettre de ce qui l'entoure, la constitution d'un corpus épistolaire masque les opérations de rangement et de dérangement menées par le savant. Qu'une lettre soit placée

---

40 Consultable en ligne sur <https://www.seguier.nakala.fr> [02. 10. 2023]

dans la série des lettres du même correspondant, par ordre chronologique, ou qu'elle ait été insérée dans un recueil thématique, au milieu des notes de lecture et des brouillons de rédaction, n'est pourtant pas anodin pour sa compréhension<sup>41</sup>. Le propos est donc de redonner à la correspondance sa dimension d'outil de travail et sa fonction monumentale en la restituant à son environnement de papier.

Ce livre se donne pour tâche de comprendre comment Séguier vivait avec ses papiers, de restituer la complexité d'un ensemble où se croisent des dizaines de mains, des originaux et des copies, des brouillons, des minutes et des mises au propre, des brochures annotées et des dessins aquarellés, des croquis et des estampages, des notes à l'allure de timbres-poste et des frises monumentales, des imprimés et des livres jamais publiés, les siens et ceux des autres. On peut rapidement être pris par le vertige des papiers, et il faudra toujours garder en tête que Séguier est aussi autre chose qu'un homme de cabinet. C'est, pour ses contemporains, le savant qui descend chercher des médailles dans les puits, qui voyage avec le marquis Maffei, qui affronte les ours et les paysans du mont Baldo, qui monte sur le toit de la Maison carrée. Ces expériences physiques, ce rapport au monde du savant, ne doivent pas être perdus de vue lorsqu'on travaille sur les papiers : il faut tenter, au sens fort, de comprendre ce que la vie fait dans les papiers.

Pour cela, les quatre premiers chapitres suivront Séguier dans son itinéraire, depuis ses années nîmoises de formation jusqu'à sa réinstallation dans sa ville natale après la longue parenthèse véronaise. C'est en effet durant ce quart de siècle qu'il se familiarise avec une série de pratiques d'écriture qu'il cultive ensuite jusqu'à la fin de sa vie : la lettre, le catalogue, la compilation bibliographique ou le recueil épigraphique. Les quatre chapitres suivants opèrent une plongée dans l'univers de papier du savant : ils partent de l'échelon le plus englobant (la bibliothèque), envisagent le « chaos des papiers » puis la correspondance qui en est une partie centrale, avant de s'arrêter sur l'économie des carnets. Enfin, le dernier chapitre s'interroge sur la postérité de ces papiers et sur la rémanence des manières de travailler du savant, au sein de l'ensemble tel qu'on peut le consulter à Nîmes aujourd'hui.

**Avertissement :** Sauf indication contraire, les lettres citées en note de bas de page sont adressées à Séguier et les lettres écrites par Séguier sont datées de Nîmes pour la période postérieure à 1756.

Sauf indication contraire, les citations en langue étrangère ont été traduites en français par l'auteur de ces lignes et l'orthographe des citations françaises a été modernisée.

---

41 Jean Boutier, Emmanuelle Chapron (dir.), *Utiliser, archiver, éditer. Usages savants de la correspondance en Europe, XVII<sup>e</sup>–XVIII<sup>e</sup> siècles*, Bibliothèque de l'École des chartes, 171, 2013.

# Chapitre 1

## Prendre le large (1732 – 1736)

À la fin du mois d'octobre 1732, lorsque le marquis Scipione Maffei fait étape à Nîmes dans son tour d'Europe, Séguier a tout juste 29 ans. Jeune avocat, il cultive dans son temps libre l'étude des médailles, des inscriptions et de la botanique. Maffei a 57 ans, c'est un représentant de l'élite sociale véronaise mais surtout un intellectuel dont la voix se fait entendre haut et fort dans la péninsule italienne. Séguier se présente à lui, curieux de rencontrer le personnage. Le marquis cherche justement un assistant pour ses travaux épigraphiques. Le jeune Nîmois, enthousiaste et consciencieux, lui paraît une bonne recrue. Il l'emmène avec lui jusqu'à Paris, puis à travers l'Europe et jusque chez lui, à Vérone.

Avec le recul, cette date peut être lue comme un tournant majeur dans la vie de Séguier – le second étant, plus de vingt ans après, le retour à Nîmes après la mort du marquis. Il faut pourtant résister à « l'effet de destin du possible réalisé »<sup>1</sup>. Il n'est pas dit que le jeune homme ait pris toute la mesure de cette rupture au moment où il quittait la ville. Sans doute les potentialités du compagnonnage intellectuel et humain avec Scipione Maffei ne se sont-elles dégagées que progressivement, par paliers, au fur et à mesure des propositions formulées par le marquis et des engagements pris par Séguier : assister Maffei dans le recueil des inscriptions méridionales, l'accompagner à Paris puis à travers l'Europe, vivre sous son toit à Vérone. Sans doute aussi la réalité de l'éloignement géographique ne s'est-elle imposée que petit à petit, à mesure que l'organisation du retour devenait matériellement et humainement plus complexe, que le voyage devenait littéralement irréversible.

C'est à ce moment du passage d'un monde à l'autre, à cet entre-temps et à cet entre-lieu, que ce premier chapitre est consacré. Dans l'histoire des mobilités, l'espace du transit est devenu un véritable objet d'étude<sup>2</sup>. Il ne s'agit pas simplement d'une histoire matérielle de la mobilité, celle des routes, des gîtes et des passeurs, mais de l'autopsie d'une expérience humaine, marquée par l'ouver-

---

1 Pierre Bourdieu, *Sur l'État. Cours du Collège de France (1989–1992)*, Paris, Raisons d'agir, Seuil, 2012, p. 219.

2 Pour la période contemporaine, Céline Regnard, *En transit. Les Syriens à Beyrouth, Marseille, Le Havre, New York (1880–1914)*, Paris, Anamosa, 2022.

ture des possibles, l'appropriation de nouvelles compétences, la construction d'une identité hybride. Mon propos n'est pas de m'inspirer de ces perspectives pour écrire une nouvelle histoire de ce Grand Tour, mais d'ouvrir sur lui trois fenêtres. La première est celle de la rencontre initiale entre Séguier et Maffei. Derrière le récit enchanté qui l'entoure de manière rétrospective, et justement à cause de ce récit, l'épisode mérite d'être regardé de près, gratté jusqu'à l'os, pour ce qu'il nous dit des manières de fonctionner et des mythologies du monde savant. En suivant la clé d'analyse proposée en introduction, il s'agira ensuite de voir quelles écritures produisent la rupture avec le monde d'avant, celui de la jeunesse et de la soumission au père, et celles qui s'inventent dans la découverte de nouveaux mondes. Enfin, la manière dont les deux voyageurs utilisent les bibliothèques rencontrées sur leur route permettra d'approcher ce que le déplacement fait aux manières de travailler. Alors que l'anthropologie des savoirs a renouvelé nos approches sur ce sujet, les techniques savantes sont généralement étudiées à partir d'individus assis à leur bureau, entourés de leurs livres et de leurs notes. Parce qu'il confronte les individus à l'abondance des ressources ainsi qu'à l'urgence du temps, le voyage est une mise à l'épreuve des techniques savantes.

## **Séguier et Maffei : histoire d'une rencontre**

Saisir la possibilité de cette rencontre impose d'abord de comprendre, d'une part, ce qui a conduit le marquis sur la route de Nîmes et, d'autre part, ce qui amène vers lui le jeune homme.

### **La fabrique sociale du savant provincial**

L'historiographie relative aux milieux savants traite le plus souvent d'hommes mûrs, établis d'un point de vue professionnel et familial, en pleine capacité de production scientifique. La première partie de leur trajectoire, leur origine sociale et leur formation intellectuelle ne sont que rapidement rappelées. Il n'y rien d'évident, pourtant, dans le développement d'un « goût de l'étude » en parallèle de la formation universitaire ou des débuts de la carrière professionnelle. Comment devient-on botaniste, comment devient-on antiquaire ou, comme dans le cas de Séguier, ensemble botaniste et antiquaire ? Pour le dire en termes plus généraux, quelles sont les conditions de la fabrique des savants provinciaux au début du XVIII<sup>e</sup> siècle ?

Né en 1703, Séguier est l'aîné d'une fratrie de cinq enfants. Par son père, Dominique Séguier, il appartient à une famille passée, à la génération précédente, du protestantisme au catholicisme et du négoce à l'office judiciaire. Par sa mère en revanche, Françoise de Rozel, fille d'un commissaire de la marine et des

galères, il tient à la noblesse languedocienne et aux sphères de la Contre-Réforme militante<sup>3</sup>. Dominique Séguier est conseiller au présidial de Nîmes, la juridiction intermédiaire entre le bailliage et le parlement de Toulouse. Avec leurs beaux hôtels particuliers, les conseillers appartiennent à l'élite urbaine cultivée, mais le présidial de Nîmes est plutôt en perte de vitesse, comme l'ensemble des présidiaux à cette époque. Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, Richelieu en a démembré le ressort pour affaiblir la position financière des protestants. À l'époque de Séguier, la compagnie est désormais catholique mais ses revenus ont diminué et l'institution s'est endettée<sup>4</sup>. Les bâtiments dans lesquels la juridiction a été installée à sa création en 1552, dans l'ancienne maison du roi à côté des arènes, se sont lentement dégradés. La dépréciation de la valeur de l'office est criante : ce dernier coûte désormais plus qu'il ne rapporte<sup>5</sup>. Le dynamisme de la cité est ailleurs, dans son économie. Avec le développement de la soierie, la ville gagne en population et sort de ses remparts. De nouveaux faubourgs ourlent la ville<sup>6</sup>.

La double passion que développe le jeune homme, pour l'antiquité et pour la botanique, n'est pas tout à fait du même acabit. Même si « un antiquaire de dix ans devait paraître un phénomène assez extraordinaire », comme l'écrit son biographe, les conditions dans lesquelles un goût pour l'antiquité peut se développer apparaissent bien dans le récit qu'en fait Jean-César Vincens<sup>7</sup>. Le passage au collège jésuite, si méprisé soit-il, inculque des compétences élémentaires en histoire et en langues latine et grecque. Les études de droit dans lesquelles Séguier s'engage sont décrites comme une concession aux injonctions paternelles, mais de nombreux contemporains font un lien entre l'exercice de la jurisprudence et l'amour de l'antiquité, nourries toutes deux de l'analyse précise des textes anciens. François-Xavier Bon de Saint-Hilaire, président à la chambre des comptes de Montpellier, l'exprime dans une lettre adressée en 1715 au président Valbonnais : « Nos charges nous invitent de fouiller par les vieux titres. Je vous dirais que mon amour pour les médailles et les monuments antiques est presque venu de là »<sup>8</sup>. Enfin, il ne faut pas négliger le rôle de l'environnement urbain immédiat. Nîmes est une ville où le passé se rappelle en permanence dans

---

3 François Pugnière, « Les Séguier, itinéraire d'une famille cévenole », dans Audisio, Pugnière (dir.), *Jean-François Séguier*, p. 18–50.

4 Christophe Blanquie, « L'office et la foi : la création de présidiaux dans la politique religieuse de Richelieu », *Bulletin de la société de l'histoire du protestantisme français*, 145, 1999, p. 685–701.

5 Jean-Pascal Foucher, Bernard Barbiche, « Présidiaux », *Dictionnaire de l'Ancien Régime*, Paris, PUF, 1996, p. 1111–1113.

6 Line Teisseyre-Sallmann, *Métamorphoses d'une ville. Nîmes de la Renaissance aux Lumières*, Seyssel, Champ Vallon, 2009.

7 BnF, NAF 22278, fol. 509–514.

8 Cité par Flore César, « Territoire et pratique de collections : Montpellier au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Liame*, 26, 2016. doi.org/10.4000/liame.552 [02.10.2023]